

ÉTUDE CRITIQUE

L. Brisson, *Platon : Parménide*, Traduction, introduction et notes, Paris, GF-Flammarion, Troisième édition revue et mise à jour, 2011.

Rares sont les traducteurs que l'on traduit à leur tour. Pour eux-mêmes je veux dire, plutôt que pour pallier le fait qu'on ne connaît pas la langue de l'original comme dans le fameux brocard foscolien du temps où l'ignorance du Grec ancien était encore une marque d'infamie. Luc Brisson fait partie de cette élite : quatre ans après être sortie sur le marché francophone, sa traduction du *Parménide* de Platon était présentée au public italien dans la version d'Amelia Riccardo¹. On ne peut que saluer l'initiative des éditeurs péninsulaires : s'il y a une traduction du dialogue platonicien qui méritait d'être reprise c'est bien celle de Luc Brisson, que nous présentons ici dans sa troisième édition.

Comme dans les tirages antérieurs (1994, 1998), la traduction est précédée d'une introduction de soixante pages environ (p. 9-73), d'un plan du dialogue (p. 75-76) et de trois remarques préliminaires concernant respectivement les treize lieux où Luc Brisson ne suit pas l'édition de Claudio Moreschini (p. 81), la nature et la finalité de sa traduction ainsi que de l'apparat des notes (p. 82). Celles-ci, au nombre de cinq cents onze, suivent la traduction (p. 255-282), qui est également accompagnée de trois annexes consacrées, dans l'ordre, aux interprétations anciennes (p. 285-291) et d'obédience « analytique » du dialogue (p. 293-306), de même qu'à la reconstruction proposée par Gregory Vlastos du célèbre argument que les spécialistes appellent sans doute un peu vite le « troisième homme de Platon » (p. 307-308).

¹ Amelia Riccardo, *Platone. Parmenide. Traduzione, introduzione e note di Luc Brisson*, Napoli, Loffredo, 1998.

Deux cartes topographiques (p. 77-78), un tableau généalogique des ascendants maternels de Platon (p. 79), une bibliographie raisonnée (p. 309-322), mise à jour pour l'occasion (p. 323-336), une chronologie (p. 337-340) et deux index – l'un thématique (p. 341-344), l'autre nominal (p. 345-347) – viennent compléter ce bel ensemble qui fait désormais un peu moins de 350 pages.

Luc Brisson écarte d'emblée deux familles de lectures traditionnelles, dont l'emphase théologico-ontologisante, dans un cas, logico-formalisante, dans l'autre, lui paraissent tout aussi éloignées de l'attitude « plus neutre et foncièrement historique » (p. 10) qu'il revendique pour lui mais aussi pour l'auteur du dialogue. Luc Brisson ne le dit nulle part, mais s'il y a une interprétation dont il prend l'exact contre-pied c'est plutôt celle d'Alfred Edward Taylor², pour qui le personnage éponyme serait le défenseur d'un monisme axé sur l'intelligible. Ses attaques ne viseraient point les Formes que l'on saisit par la pensée ; elles seraient plutôt dirigées contre l'univers sensible dont l'illusion a encore assez d'emprise sur le jeune Socrate pour qu'il hésite à lui dénier toute réalité (ce qui, bien entendu, permettrait de sortir par le haut des apories de la participation). Tout à l'opposé, Luc Brisson considère que Parménide (aussi bien celui de l'histoire ou plutôt de la pré-histoire de la métaphysique que celui auquel le génie de Platon a prêté la parole dans le dialogue qui porte son nom) est le partisan d'un monisme certes rigoureux, mais dont l'unité n'est pas celle d'une réalité intelligible, la Forme, mais celle de l'univers sensible tout entier, c'est-à-dire du tout qui se trouve englober l'ensemble des choses sensibles, qui ne font qu'un mais que l'homme perçoit comme étant plusieurs. L'effet le plus spectaculaire de cette identification de l'Un parménidéen avec le monde tout court est que l'objet sur lequel porte l'exercice dialectique qui occupe toute la deuxième partie du dialogue ne serait pas celui que les interprètes croient le plus souvent. Contrairement à ce que Parménide semble affirmer en 137b3 (« περί τοῦ ἐνὸς αὐτοῦ ὑποθέμενος », que Luc Brisson traduit « en faisant porter <mon hypo-

² Cf. Alfred Edward Taylor, *The Parmenides of Plato*, Oxford, Clarendon Press, 1934, p. 13.

thèse> sur l'un lui-même »), cet objet n'est pas τὸ ἐν αὐτό, mais précisément τὸ πᾶν, le tout pris dans sa dimension cosmologique. Les conséquences qu'il s'agit de dégager à partir de l'alternative « s'il est un ou bien s'il n'est pas un » (137b3-4) ne concerneraient donc pas l'un lui-même, mais cela dont on prédique le fait d'être un ou pas un, à savoir l'univers sensible pris dans sa totalité.

On a beaucoup discuté des mérites et des inconvénients de ce changement radical de paradigme herméneutique. Denis O'Brien lui a même découvert un ancêtre illustre en la personne de William Wardlaw Waddell³, chez qui on peut effectivement lire dans une note *ad* 137b3-4 : « we should probably be nearer the truth if we understood εἶτε ἐν ἔστιν <τὸ πᾶν> εἶτε μὴ ἔν, as in 128b, which would modify the argument a good deal »⁴. Luc Brisson lui-même est d'ailleurs revenu sur sa découverte à plus d'une reprise⁵. Par souci de brièveté et de pertinence, évoquons en quelques détails la considération d'ordre méthodologique qui est au cœur d'un dispositif qui, non sans raison, a « emballé » plus d'un lecteur⁶.

Accordons à Luc Brisson les principaux points qu'il a entrepris de montrer et qui ont été débattus à un moment ou à un autre. Convenons avec lui qu'en dépit du fait qu'il est tout sauf naturel de lire et comprendre la thèse de Parménide comme il le fait, celle-ci se construit en 137b2-4 sur un sujet sous-entendu, à savoir τὸ πᾶν que l'on a rencontré bien avant, en 128b1, et qui brillera par son absence tout le long de

³ Denis O'Brien, « "L'hypothèse" de Parménide (Platon, *Parménide*, 137a7 - 137b4) », *Revue des Études Grecques*, 120, 2007, p. 418.

⁴ William Wardlaw Waddell, *The Parmenides of Plato after the Paving of the Clarke Manuscript*, Glasgow, James Maclehose and Sons, 1894, p. 110.

⁵ Luc Brisson, « "Is the World One ?" A New Interpretation of Plato's *Parmenides* », *Oxford Studies in Ancient Philosophy*, 22, p. 2002, p. 1-20 ; « "S'il (= le monde) est un". La seconde partie du *Parménide* de Platon considérée du point de vue de Parménide et de Zénon », dans M. Barbanti et F. Romano (éd.), *Il Parmenide di Platone e la sua tradizione*, Catania, CUECM, 2002, p. 41-57.

⁶ Cf. Yvon Lafrance, « Compte rendu de *Parménide*. Platon. Traduction inédite, introduction et notes par Luc Brisson. Collection "GF-Texte intégral", Paris, Flammarion, 1994, 333 p. », *Dialogue*, 35, 1996, p. 393.

la deuxième partie, qui lui serait pourtant tout entière consacrée⁷. Admettons aussi que l'expression intervient avec la valeur que Luc Brisson lui assigne, malgré le fait qu'elle ne figure pas comme telle dans les fragments du poème de Parménide et qu'il n'est pas évident non plus que chez Platon lui-même, qui s'en sert aussi ailleurs pour résumer le point de vue de Parménide (et de Mélissos), elle inclue les réalités sensibles voire coïncide avec elles plutôt qu'elle ne les exclue en les reléguant dans le non-être de ce qui apparaît et disparaît sans le moindre frémissement de ce tout qui est sans commencement et sans fin, immobile, continu, inengendré et impérissable⁸. Concédon surtout que le registre matérialiste et l'approche spatio-temporelle de l'exercice dialectique de la deuxième partie du dialogue, qui a agacé Luc Brisson pendant une décennie d'étude et de réflexion⁹, soit une

⁷ Le point a été soulevé avec beaucoup de force par Denis O'Brien, « Le Parménide historique et le *Parménide* de Platon », dans A. Havlicek et F. Karfik (éd.), *Plato's Parmenides*, Prague, Oikoumene, 2005, p. 234-256. On remarquera seulement que la construction que Luc Brisson impose au texte est singulièrement absconse : si vraiment il fallait interpréter le « περὶ τοῦ ἐνὸς αὐτοῦ ὑποθέμενος, εἴτε ἐν ἔστιν εἴτε μὴ ἔν, τί χροῖ συμβαίνειν; » (137b3-4) comme si on lisait « εἴτε ἐν <τὸ πᾶν> ἔστιν εἴτε μὴ ἔν » à la place de « εἴτε ἐν ἔστιν εἴτε μὴ ἔν », comment explique-t-on que l'énoncé en question fait pendant à « περὶ τοῦ ἐνὸς αὐτοῦ ὑποθέμενος » ? Qu'est-ce qui a bien pu empêcher Platon d'utiliser en lieu et place de cette dernière clause un « περὶ τοῦ παντός <αὐτοῦ ὑποθέμενος> » que l'on rencontre ailleurs sous sa plume (cf. e.g. *Timaeus*, 48e2 et passim) ? Au reste, est-il plausible que l'objet d'une hypothèse, en l'occurrence l'un lui-même, soit prédicat plutôt que sujet (ou sujet et prédicat à la fois) des questions que l'on pose à son égard ?

⁸ Cf. Francesco Fronterotta, « Fra Parmenide e Platone. Una nuova edizione francese del *Parmenide* », *Giornale critico della filosofia italiana*, 74, 1995, p. 382-390.

⁹ Luc Brisson, « Prefazione », dans Amelia Riccardo, *op. cit.*, p. 12 : « Ma dopo circa dieci anni di studio e di riflessione sul *Parmenide*, mi infastidiva una questione irrisolta : come è possibile, se la seconda parte del dialogo è dedicata all'Uno inteso come forma per eccellenza, che Platone affermi che "tutto ciò che è si trova da qualche parte" (*Parm.*, 151a3-4 ; cfr. 145e1) e che "deve essere e divenire nel tempo" (*Parm.*, 151e7 - 152a2) ? E ancora perché

bonne raison de douter que son objet soit une réalité intelligible plutôt que sensible, alors même qu'un registre et une approche en tout point similaires ne suscitent pas la moindre perplexité concernant l'objet du réquisitoire contre les Formes de la première partie du dialogue¹⁰.

Il n'en reste pas moins que la lecture de Luc Brisson repose sur un transfert qui, sans être aberrant comme tel¹¹, demande à tout le moins à être fondé en fait sinon en droit plutôt qu'à intervenir comme s'il allait de soi. « J'ai adopté – nous dit Luc Brisson d'entrée de jeu – une attitude plus neutre et foncièrement historique qui cherche, à travers le témoignage de Platon, à comprendre quelle fut la démarche philosophique de Parménide et de Zénon et quelle stratégie adopta Platon

chiedersi se l'Uno ha dei limiti o no, un principio, una metà e una fine, se la sua figura è rettilinea o circolare e così via ? ».

¹⁰ N'est-il pas, à sa façon, tout aussi déconcertant de lire, dans des raisonnements qui portent de toute évidence sur les Formes, que participer c'est participer ou bien à la Forme tout entière ou bien à l'une de ses parties (131a4-5) ? N'est-il pas tout aussi vexant d'admettre qu'il est possible de regarder avec son âme de la même façon la Forme et les particuliers (132a5-6) ou encore de poser comme s'il allait sans dire que si les particuliers ressemblent aux Formes, les Formes aussi ressemblent aux particuliers (132d5-7) ? etc. Pas plus que la distinction entre sensibles et intelligibles – invoquée par le jeune Socrate en 130a1-2 – n'empêche que les intelligibles soient traités comme des sensibles, le conseil de laisser de côté les sensibles pour s'intéresser aux intelligibles – conseil que Parménide lui-même prodigue en 135e1-3 – n'empêchera pas que l'Un soit traité à son tour comme une réalité corporelle. La leçon qui se dégage des deux parties du dialogue est d'ailleurs la même : aussi longtemps que, tout en les séparant, l'on regarde la Forme et les sensibles, l'un et le multiple de la même manière, une série d'apories et de contradictions insurmontables s'ensuivront.

¹¹ Luc Brisson a sans doute raison d'écrire que « la métaphysique aussi a une histoire » (p. 73). Même si la question demeure entière de savoir si c'est l'affaire du métaphysicien d'écrire cette histoire, qui plus est, au moment de la faire, rien n'exclut *a priori* qu'un penseur du calibre de Platon ait pu faire d'une pierre deux coups et qu'il ait écrit non une, mais deux pages d'histoire de la métaphysique en même temps (l'une comme métaphysicien, l'autre comme historien de la métaphysique).

pour se réapproprier les résultats auxquels étaient parvenus ses prédécesseurs » (p. 10). L'ambition d'arracher l'interprétation du dialogue à l'emprise ancestrale de lectures qui ne se soucient pas assez de le replacer dans son contexte d'origine est une chose, une très bonne chose au demeurant. C'est tout autre chose que de procéder comme si Platon partageait ce même souci et qu'il faisait œuvre d'historien à son tour. Il est à peu près certain que l'intérêt du dialogue et tout d'abord sa signification ne tiennent point au fait qu'il serait un document dont la vocation était de soustraire à l'oubli un entretien philosophique mémorable entre deux figures illustres du passé. Et pour cause : la discussion entre Parménide et Socrate, très probablement, n'a jamais eu lieu. Si tant est qu'il a adhéré à une version quelconque de la doctrine des Formes qu'on lit dans les dialogues de Platon, Socrate le fera bien des années après, comme il le suggère lui-même dans l'esquisse de bilan intellectuel qu'il brosse dans un autre dialogue de Platon, le *Phédon*. Eût-il pu pressentir l'existence d'entités aussi admirables que les Idées de Platon, Parménide aurait difficilement pu en discuter dans le vocabulaire technique que lui prête la première partie du dialogue, tout comme il aurait difficilement pu utiliser ce même vocabulaire au cours de l'exercice qu'il est supposé avoir mené dans sa deuxième partie.

Cela ne veut pas dire que le témoignage de Platon soit biaisé ou particulièrement sujet à caution. Cela veut dire plutôt que Platon n'est tout simplement pas en train de nous offrir un témoignage, même au sens très large où un Hérodote et un Thucydide – auxquels Luc Brisson se plaît à le rapprocher¹² – peuvent être considérés comme des sources relativement fiables pour remonter aux événements et aux discours qu'ils se trouvent relayer.

Bien entendu, le problème n'est pas tant qu'une fois que l'on admet une dose de fiction, fût-elle homéopathique (mais en l'occurrence elle est massive), dans le récit platonicien, on est forcé de reconnaître qu'il poursuivait un autre but que celui de restituer la pensée de Parménide dans son contexte historique. Le problème n'est pas tant non plus

¹² Luc Brisson, « "Is the World One ?" A New Interpretation of Plato's *Parmenides* », *art. cit.*, p. 20.

qu'une « stratégie d'appropriation », comme l'appelle Luc Brisson, peut être perçue comme un facteur qui risque de compromettre la valeur de témoignage du document qui s'organise stratégiquement en fonction de cette appropriation. Le problème est plutôt que l'alter-ego platonicien du Parménide historique parle d'au moins deux voix, qui plus est très différentes. S'il faut le croire sur parole, comme Brisson nous encourage en gros à le faire, auquel convient-il alors de se fier ? Est-ce au Parménide pré-métaphysique qui reprend tacitement la thèse par laquelle Socrate a résumé son point de vue au début du dialogue pour la proposer en tant qu'objet de l'exercice qui va longuement l'occuper par la suite ? Ou bien est-ce au Parménide métaphysicien qui encourage Socrate à ne pas s'égarer dans les sensibles et à s'entraîner à la dialectique en se concentrant sur les Formes intelligibles¹³ ? La question est incontournable, mais Luc Brisson ne la pose nulle part. Elle mérite néanmoins d'entrer en ligne de compte : on pourra toujours s'interroger, après coup, au sujet de l'éventuelle convergence entre le point de vue matérialiste sur les Formes dont Platon montre qu'il finit dans une impasse et les apories du monisme parménidéen de l'Un-Univers. Faire de ce dernier problème, redoutable pour un historien, une sorte de donnée première du puzzle et le

¹³ Il est assez curieux de constater que deux au moins parmi les lecteurs les mieux disposés envers la perspective inaugurée par Luc Brisson – à savoir : Yvon Lafrance, *art. cit.*, p. 394 et Sébastien Charles, « Du Parménide à Parménide », *Les études philosophiques*, 59, 2001, p. 543 – attribuent à Socrate plutôt qu'à Parménide la consigne qui est censée commander le τρόπος τῆς γυμνασίας qui occupera toute la deuxième partie du dialogue : « οὐτός, εἶπεν, ὄνπερ ἤκουσσας Ζήνωνος. πλὴν τοῦτό γέ [135e] σου καὶ πρὸς τοῦτον ἠγάσθην εἰπόντος, ὅτι οὐκ εἶας ἐν τοῖς ὄρωμένοις οὐδὲ περὶ ταῦτα τὴν πλάνην ἐπισκοπεῖν, ἀλλὰ περὶ ἐκείνα ἃ μάλιστα τις ἂν λόγῳ λάβοι καὶ εἶδη ἂν ἠγγήσατο εἶναι [En faisant précisément ce que tu as entendu Zénon faire. Sous la réserve toutefois de ce que tu lui as dit et qui m'a ravi, à savoir qu'il faut ne laisser l'enquête s'égarer ni dans les choses visibles ni même dans ce qui les concerne, mais l'appliquer aux choses qui sont par excellence objets de la raison et dont on pourrait estimer que ce sont des Formes] » (135d7 - 135e3).

point de départ de sa solution est, en revanche, un pari risqué. C'est peut-être d'ailleurs le plus grand mérite de l'interprétation avancée par Luc Brisson. Mieux que d'autres il nous a donné toute la mesure des enjeux d'un tel problème, dont on s'aperçoit mieux – après lui et grâce à son travail – qu'ils sont tout à fait considérables et n'intéressent pas moins les lecteurs et les spécialistes de Platon que ceux du Parménide historique.

Traduire une œuvre est un exercice éminemment ponctuel et ne se laisse apprécier qu'à même le texte. C'est pourquoi, au lieu de me contenter de quelques généralités, toutes flatteuses qu'elles seraient par ailleurs¹⁴, j'évoquerai plutôt deux choix de traduction parmi beaucoup d'autres, par lesquels cette traduction tantôt se transcende ou se surpasse elle-même tantôt s'avère moins heureuse qu'à son ordinaire. Je tirerai ces exemples de la section la plus discutée du dialogue, la seule à laquelle Luc Brisson consacre une annexe *ad hoc*, la dernière (p. 307-308), fort mal inspirée d'ailleurs, puisque des innombrables lectures que ce passage a suscitées, Luc Brisson a cru utile de monter en épingle celle de Gregory Vlastos qui non seulement cumule les méprises¹⁵, mais qui est aussi et surtout à l'origine d'une vaste métalittérature dont la caractéristique principale est que les épigones de Gregory

¹⁴ Luc Brisson est partout à la hauteur de son ambition habituelle, qui est de fournir « une traduction claire, précise et simple » (p. 82). Cf. Luc Brisson, *Platon : Lettres*, Paris, Flammarion, 1987, p. 64 ; *Platon : Phèdre*, Paris, Flammarion, 1989, p. 71-72 ; *Platon : Timée*, Paris, Flammarion, 1992, p. 78.

¹⁵ Dans les nombreuses pièces que Gregory Vlastos a versées à ce dossier (à commencer par la plus tristement célèbre : « The Third Man Argument in the *Parmenides* », *The Philosophical Review*, 63, 1954, p. 319-349), il a insisté sans cesse sur la tournure déductive de l'argument, alors qu'elle est récursive ou itérative ; pour apprivoiser le texte et le forcer à épouser cette structure logique, il a mis en branle une vaste traque aux prémisses tacites ou dissimulées ; il n'a tenu aucun compte de la dimension psychologique de l'argument, pourtant évidente dans ces quelques lignes où la deuxième personne du singulier est présente partout ; il a même amputé sa traduction du « ὡσαύτως » en 132a5, en dépit du fait qu'il constitue la cheville ouvrière de tout le raisonnement.

Vlastos semblent avoir mis leur point d'honneur à corriger ses erreurs par d'autres erreurs¹⁶.

Platonis Parmenides, Claudio Moreschini (éd.), Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1966, 132a1 - 132b2 :

οἴμαι σε ἐκ τοῦ τοιοῦδε ἐν ἕκαστον εἶδος οἶεσθαι εἶναι· ὅταν [2] πόλλ' ἄττα μεγάλα δόξῃ σοι εἶναι, μία τις ἴσως δοκεῖ ιδέα ἢ αὐτῇ [3] εἶναι ἐπὶ πάντα ἰδόντι, ὅθεν ἐν τὸ μέγα ἡγήῃ εἶναι. [4] ἀληθῆ λέγεις, φάναι. [5] τί δ' αὐτὸ τὸ μέγα καὶ τᾶλλα τὰ μεγάλα ἐὰν ὡσαύτως τῇ ψυχῇ ἐπὶ [6] πάντα ἴδῃς, οὐχὶ ἐν τι αὐ̄ μέγα φανεῖται, ᾧ ταῦτα πάντα ἀνάγκη [7] μεγάλα φαίνεσθαι; [8] ἔοικεν. [9] ἄλλο ἄρα εἶδος μεγέθους ἀναφανήσεται, παρ' αὐτό τε τὸ μέγεθος [10] γεγόνος καὶ τὰ μετέχοντα αὐτοῦ· καὶ ἐπὶ τούτοις αὐ̄ πᾶσιν [132b1] ἕτερον, ᾧ ταῦτα πάντα μεγάλα ἔσται· καὶ οὐκέτι δὴ ἐν ἕκαστόν [2] σοι τῶν εἰδῶν ἔσται, ἀλλὰ ἄπειρα τὸ πλήθος.

<Parménide :> Voici, j'imagine, à partir de quelle considération tu en viens à poser que chaque Forme est une. Chaque fois que plusieurs choses te paraissent être grandes, c'est, je suppose, une seule Forme, qui t'apparaît être la même, lorsque tu les embrasses toutes du regard ; voilà pourquoi tu estimes que le Grand est unique. <Socrate :> Tu dis vrai, répondit-il. <Parménide :> Eh bien, le Grand en soi et ces autres choses que sont les choses grandes, suppose que, de la même façon, avec les yeux de l'âme, tu les embrasses toutes du regard. N'est-ce pas que de nouveau apparaîtra quelque chose d'unique qui est grand, et en vertu de quoi ces mêmes choses dans leur ensemble apparaîtront nécessairement grandes ? <Socrate :> Il semble bien. <Parménide :>

¹⁶ Tel est notamment le cas du seul exemple que mentionne Luc Brisson, mais il n'est ni le seul ni le plus extravagant. De fait Mario Mignucci, « Plato's "Third Man" Arguments in the *Parmenides* », *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 72, 1990, p. 143-181 ne remet point en discussion la structure pseudo-syllogistique de l'argument héritée de Gregory Vlastos ni l'opportunité de boucher des trous laissés béants par Platon à grand renfort d'axiomes subsidiaires ; il fait si peu de cas du rôle de l'âme dans ce texte que le « τῇ ψυχῇ » en 132a5 disparaît de sa traduction ; si le « ὡσαύτως » en 132a5 ne connaît pas le même sort, il ne joue pas pour autant le moindre rôle dans sa reconstruction de l'argument.

C'est donc une autre Forme de Grandeur qui va faire son apparition, s'étendant sur la Grandeur en soi et sur les choses qui participent de cette Forme, ce qui revient à dire que, en plus de la Grandeur en soi et des choses qui en participent, il y aura encore une Forme, différente, en vertu de laquelle la Grandeur en soi et les choses qui en participent seront grandes. Par suite, chacune de tes Formes ne sera désormais plus une, mais elle se multipliera sans limite.

132a2 (ιδέα). La première occurrence du mot ιδέα dans le *Parménide* a été diversement comprise. La plupart des interprètes considère que l'expression renvoie ici à quelque chose comme une propriété commune ou une forme « en nous », intercalée entre les particuliers et la Formes à proprement parler, dont il serait question déjà en 130b3-4 où Platon distingue entre une Ressemblance elle-même (αὐτῇ ὁμοιότης) et une ressemblance que nous possédons (ἡ ὁμοιότης ἡμεῖς ἔχομεν). De son côté, Luc Brisson ne s'est pas encombré d'une telle nature médiane et il a, au contraire, pris ιδέα en variation synonymique avec εἶδος qui le précède et le suit à la fois dans le texte. Sinon dans l'absolu, du moins du point de vue de la traduction, cette solution est la meilleure que l'on puisse envisager. Elle présente, en effet, beaucoup d'avantages. Notamment, elle tranche dans le bon sens le problème de savoir si ιδέα et εἶδος ont la même signification ; elle permet également d'éviter les difficultés liées au fait d'admettre une ontologie stratifiée (Formes, propriétés, particuliers) qui s'accorde mal avec la nature des objections soulevées dans la première partie du dialogue, qui lui laissent très peu d'espace (à vrai dire, aucun). Si toute traduction est solidaire d'une interprétation, on pourrait difficilement demander mieux en termes d'élégance de l'une et de sobriété de l'autre.

132a10 (γεγονός, καὶ ἐπί). Si le premier exemple constitue plutôt la règle, évoquons à présent l'exception, ne serait-ce que dans l'espoir de briser la malédiction de Vlastos qui a frappé à point nommé. En 132a10, Luc Brisson traduit le participe parfait γεγονός par « s'étendre » : « C'est donc une autre Forme de Grandeur qui va faire son apparition, s'étendant (γεγονός) sur la Grandeur en soi et sur les choses qui participent de cette Forme » (132a9-10). Il avait pourtant employé le même verbe quelques lignes plus haut, en 131b7, pour rendre – à meilleur

escient – un autre participe, καταπετάσας : « ἡδέως γε, φάναί, ὁ Σώκρατες, ἐν ταῦτόν ἅμα πολλαχού ποιεῖς, οἷον εἰ ἰστίῳ καταπετάσας πολλοὺς ἀνθρώπους φαίης ἐν ἐπὶ πολλοῖς εἶναι ὅλον [jolie façon, Socrate, reprit-il, de faire que la Forme se retrouve une et identique en même temps en plusieurs endroits. C’est comme si tu étendais (καταπετάσας) un voile sur plusieurs êtres humains et que tu disais : “le voile reste en sa totalité, lorsqu’il est étendu sur plusieurs choses”] » (131b6-8). Tout comme il faut se garder de tenir rigueur à un grand compositeur d’avoir mis trop de notes dans sa partition, il vaut mieux éviter de reprocher à un virtuose de la traduction d’avoir employé trop peu de mots. Cela dit, le fait d’affaiblir l’aspect émergent de la nouvelle Forme – péché tout à fait véniel si tant est qu’il en est un – se double dans la traduction de Luc Brisson d’une initiative plus brutale et, surtout, plus discutable : « ce qui revient à dire que (καί), en plus de la Grandeur en soi et des choses qui en participent, il y aura encore une Forme, différente, en vertu de laquelle la Grandeur en soi et les choses qui en participent seront grandes ». Luc Brisson donne au deuxième καί de la ligne 132a10 (καί ἐπὶ τούτοις αὐτῷ πάσιν κτλ.) une valeur épexégétique (« ce qui revient à dire que ») qu’il n’a pas. Il ne s’agit pas de ressasser que la nouvelle Forme s’étend au-dessus des particuliers et de l’ancienne Forme. Si tel était le cas, c’est toute la structure itérative de l’argument qui serait mise à mal. Or, si chacune des étapes du raisonnement reprend la précédente, elle se projette aussi dans la suivante. Les lignes 132a9 - 132b1 ne font pas exception. De fait, l’« ἄλλο ἄρα εἶδος μεγέθους ἀναφανήσεται, παρ’ αὐτό τε τὸ μέγεθος [10] γεγονὸς καὶ τὰ μετέχοντα αὐτοῦ », qu’on lit en 132a9-10, fait pendant au « τί δ’ αὐτὸ τὸ μέγα καὶ τᾶλλα τὰ μεγάλα », qu’on lit en 132a5. Aussi bien l’un que l’autre capitalisent les acquis de ce qui précède et permettent à l’argument de rebondir. Dans un cas (132a9-10), il s’agit de récapituler l’apparition d’une nouvelle Forme de Grandeur aux yeux de l’âme qui regarde de la même façon la Forme elle-même et les particuliers qui en participent (132a6-7) ; dans l’autre cas (132a5), il s’agissait de faire de même pour la Forme qui s’était révélée à l’âme au niveau de l’inspection des sensibles (132a1-3). Or, traduire, comme le fait Luc Brisson, « καὶ ἐπὶ τούτοις αὐτῷ πάσιν [132b1] ἕτερον, ᾧ ταῦτα πάντα

μεγάλα ἔσται » par « ce qui revient à dire que, en plus de la Grandeur en soi et des choses qui en participent, il y aura encore une Forme, différente, en vertu de laquelle la Grandeur en soi et les choses qui en participent seront grandes » équivaut à entraver la remontée à l'infini au moment même où celle-ci prend son essor. À la place, il vaut mieux traduire « ainsi qu'une autre <Forme>, à nouveau, à part de toutes celles-là, par laquelle toutes ces choses seront grandes ». Il importe, en effet, de basculer vers la position d'une autre Forme ἐπὶ τούτοις πάσιν, comme l'association du καί et de l'αὐ̂ le suggère à elle toute seule très fortement et comme la symétrie de ce même αὐ̂ avec celui qui intervient en 132a6 le requiert aussi, dans la mesure où – dans les deux cas – il scande l'apparition récursive d'une nouvelle unité de la multiplicité des choses grandes auxquelles on intègre d'abord une première Idée, puis une deuxième et désormais une troisième. Concrètement, alors que Luc Brisson traduit comme si la Forme en 132b1 (le ἔτερον εἶδος) était toujours la même, la deuxième, celle qui a fait son apparition en 132a6-7 (οὐχὶ ἐν τι αὐ̂ μέγα φανεῖται) et qui est rappelée également en 132a9-10 (ἄλλο ἄρα εἶδος μεγέθους), il est préférable de traduire comme s'il s'agissait d'une nouvelle Forme, la troisième, qui vient s'ajouter à la deuxième et poursuit ainsi la remontée à l'infini entamée par celle-ci.

Puisque l'ouvrage est promis à d'autres révisions, signalons qu'un petit nombre de coquilles déparent encore l'ensemble. Au moins s'est ajoutée aux anciennes¹⁷. Une autre est doublement relapse, puisqu'elle a été corrigée entre-temps ailleurs¹⁸. Elles sont cependant tout à fait anodines¹⁹, parfois même drôles²⁰ ou, du moins, amusantes à

¹⁷ La « mise en jour » qu'on lit dans la page de garde.

¹⁸ p. 28, note 43, ligne 4 : « en argument dans l'un et l'autre sens » au lieu d'« en argumentant dans l'un et l'autre sens » (erreur rectifiée par l'auteur lui-même dans « Une nouvelle interprétation du *Parménide* de Platon », dans Pierre-Marie Morel (éd.), *Aristote et la notion de nature*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1997, p. 78, note 17).

¹⁹ p. 110, ligne 6 : « au vue de » au lieu de « au vu de » ; p. 111, ligne 7 : « qualifiées » au lieu de « qualifiés ».

²⁰ p. 313, ligne 33 : « Mauricio » au lieu de « Maurizio » ; p. 314, ligne 18 : « Scuola Normale di Piza » au lieu de « Scuola Normale di Pisa ».

expliquer²¹. Le supplément bibliographique omet de mentionner parmi les traductions sorties entre 1994 et 2010 celle de Mary Louise Gill et Paul Ryan, *Plato : Parmenides*, Indianapolis, Hackett, 1996 que Luc Brisson avait pourtant utilisée pour son « “Is the World One ?” A New Interpretation of Plato’s *Parmenides* » (cf. note 5). Puisque le « troisième homme de Platon » a beaucoup retenu l’attention de Luc Brisson et de son lecteur, la section de la bibliographie qui lui est consacrée aurait dû comporter – à tout le moins – une entrée de plus, qui – elle – mérite d’être considérée comme la « critique la plus complète de la position de Gregory Vlastos », à savoir Henry Teloh et David James Louzecky, « Plato’s Third Man Argument », *Phronesis*, 17, 1972, p. 80-94.

Une introduction inspirée, une traduction belle et fidèle, des appendices savants, une bibliographie exhaustive. Le tome 688 de la collection GF Flammarion a sans doute encore de beaux jours devant lui.

Leone GAZZIERO

Département de Philosophie de l’Université de Genève
Laboratoire d’études sur les monothéismes (EPHE, Paris-Sorbonne)
leone.gazziero@unige.ch

²¹ p. 309, ligne 18 : dans l’édition de John Burnet le *Parménide* se lit dans le tome II, non pas dans le tome III comme le signale Luc Brisson. Le dialogue figure en revanche dans le tome III de l’édition genevoise d’Henri Estienne. Ceci explique peut-être cela.